

Le patrimoine culturel des communautés monastiques en Europe

Des communautés monastiques vivantes de plusieurs pays de l'Europe, de l'Irlande à la Russie, de l'Écosse à l'Espagne, représentées par leurs abbés et leurs abbesses, ont rencontré des personnalités qui en raison de leurs responsabilités politiques, de leurs compétences scientifiques ou par intérêt personnel, apprécient l'importance actuelle du patrimoine culturel des monastères en Europe. Les vestiges du passé, lorsque nos communautés monastiques les habitent encore aujourd'hui, et dans une moindre mesure lorsqu'ils ne résonnent plus de nos liturgies, constituent des vecteurs de sens, indiquent des lieux-sources, des signaux d'une dimension différente de l'Europe. Car l'Europe, à l'Est comme à l'Ouest, au Nord comme au Sud, est redevable aussi à la prière et au travail des moines et des moniales.

Quand nous parlons du patrimoine culturel (matériel et immatériel) des communautés monastiques, nous faisons d'abord et avant tout référence à des femmes et des hommes qui cherchent Dieu. À cause de cette recherche, ils vivent en communion fraternelle, cultivent la terre, exercent arts et métiers, s'adonnent à l'étude, préservent la

beauté simple et sobre des bâtiments, se soucient de l'harmonie du paysage. Un patrimoine monastique vit parce que chaque nouvelle génération apporte quelque chose de spécifique, exprimant son style de vie, et lègue l'ensemble à la génération suivante.

À la fin du chapitre 4 de la règle, saint Benoît écrit : « *L'atelier où nous devons travailler diligemment avec tous ces instruments, c'est le cloître du monastère avec la stabilité dans la communauté* » (RB 4,78). *Claustra monasterii* : l'enceinte du monastère. Le « cloître » évoque une séparation entre le dedans et le dehors. Il est un monde replié sur lui-même. Cette constatation a surgi au cours de nos échanges, faisant apparaître une tension (féconde ?) entre l'ouverture et l'accueil limité par les communautés et les exigences du tourisme culturel (monastère-musée). Mais le mot cloître suggère également le jardin intérieur, l'espace spirituel où l'histoire du salut et le cosmos se rencontrent au profit de ses habitants. Jardin de pierres, de plantes et de prières... Ce sont les prières qui rassemblent les pierres. Le cloître rend la rencontre des personnes inévitable. Mais il préserve en même temps la solitude personnelle. Communion et intériorité attirent inévitablement le regard vers le haut, le ciel. Que l'une de ces composantes soit absente, et le moine tourne en rond, il perd son centre.

Aussi imposants que soient les éléments matériels de nos monastères, aussi importante est la certitude que ce patrimoine est un lieu de transit. Le moine est un pèlerin, le monastère est le lieu de sa pérégrination. Ce sont les pierres vivantes qui ont du prix. L'hymne « *Urbs Jerusalem beata* » (bienheureuse cité, Jérusalem) le chante à merveille. Les chrétiens sont des pierres vivantes, équarries, taillées, polies, ajustées, que le maître d'œuvre, le Christ, insère dans la Cité du ciel. Chaque pierre est unique. Le monastère est d'une certaine manière, comme l'Église, le reflet visible d'une réalité transcendante.

Les communautés monastiques vivent dans des ensembles architecturaux où (presque) tout a valeur fonctionnelle et symbolique. Il est rare d'y trouver des ornements purs. Quand c'est le cas, principalement dans les églises, lieux de culte, il s'agit de « luxe pour Dieu ». Le luxe même, à cause de sa gratuité, revêt néanmoins un caractère fonctionnel et symbolique. Dans ce cadre nous pouvons poser en passant la question de l'art baroque. Il est le seul « style » qui s'est répandu dans toute l'Europe monastique, catholique et orthodoxe. Quelle est la signification culturelle et religieuse (œcuménique) de ce phénomène ? On nous a interpellés au sujet du patrimoine liturgique (reliques, vêtements, images...) récent, c'est-à-dire des XIX^e et XX^e siècles, de nos communautés monastiques. Est-ce que les monastères le respectent suffisamment ? Peut-être sommes-nous en présence d'un malaise, intérieur à nos communautés, avec un passé plus récent jugé dépassé ? Un bon examen de conscience serait opportun, à condition de respecter le vieux et le neuf.

Il convient d'attirer l'attention sur un autre aspect important du patrimoine monastique. Les moines et les moniales qui habitent actuellement, et cela vaut aussi pour les générations passées, les sites monastiques sont en communion d'idéal et de comportements avec les « concepteurs » de l'espace. Les sensibilités varient, bien sûr, en fonction des temps et des générations successives. Mais la continuité du projet de vie permet la reconnaissance et le respect des fonctions symboliques des lieux. Les lieux imposent des contraintes et des opportunités. Il n'est guère possible de s'y dérober à la longue.

La vie en communauté, faite de prière et de travail des monastères, suppose des valeurs qu'il est bon d'explicitier rapidement. Ces valeurs ne promeuvent pas l'efficacité à court terme. Elles assurent la durée. Nous avons déjà rencontré la gratuité. La vie monastique

désire être une vie d'adoration de Dieu. La gratitude, pour le salut et les dons de Dieu, y prédomine. Elle s'exprime dans la célébration liturgique. Lorsque l'homme rend grâce, il apprend à respecter son semblable et les rythmes de la nature et de la vie. Les dons que Dieu nous fait aujourd'hui doivent être transmis aux générations à venir, comme ils nous ont été transmis. Ces dons nous arrivent le plus souvent indirectement, par le prochain. Le sentiment de finitude aussi est une des valeurs cachées. L'humain est appelé à devenir l'intendant des dons de Dieu. Il doit les gérer tel un bon économiste. La générosité nécessaire à la solidarité avec les pauvres n'autorise pas une attitude de gaspillage. La nature, les ressources humaines ne sont pas inépuisables. La sobriété est vitale.

En parlant du paysage, un de nos conférenciers a souligné l'importance des espaces vides, et il les a comparés au vide de la philosophie taoïste chinoise. Spontanément ce vide salutaire évoque le silence des moines. Point de discours sans césures ; point de musique sans silence. Point de terre promise sans passage par le désert ; point de résurrection sans l'anéantissement de la croix. Point de culture monastique non plus sans tous ces vides, silences de crainte ou de respect devant la création de Dieu et l'œuvre des hommes. Ainsi tous et tout dans le monastère deviennent sacrés. « *Le cellérier regardera tous les objets et tous les biens du monastère comme les objets sacrés de l'autel* » (RB 31, 10). Ce respect profond des outils matériels au service d'un idéal spirituel aide à comprendre pourquoi les communautés monastiques ont réussi à maintenir leurs monastères pendant des siècles, voire un millénaire. Il s'agit d'un trait commun au monachisme orthodoxe et catholique.

La préoccupation qu'ont les monastères vivants d'ouvrir leur patrimoine culturel, selon des modalités variables, aux visiteurs a émergé à plusieurs reprises. C'est précisément cette préoccupation qui a poussé le « Groupe de Chevetogne » à organiser cette journée

de rencontre sur l'île de Saint-Honorat à Lérins. Les abbesses et les abbés savent que cela est un devoir. Ils savent aussi que ce devoir connaît des limites, dictées par le style de vie des moniales et des moines. Beaucoup de communautés monastiques ont fait de gros efforts ces dernières années pour améliorer leur accueil culturel. Elles sont aussi devenues plus attentives à la dimension pastorale (discrète) de ce même accueil. Il ne semble pas qu'existent ici des divergences importantes entre nos communautés et les acteurs touristiques et culturels.

Il a souvent été question de musées. Les monastères sont-ils des musées où l'on préserve un patrimoine national et européen, au titre de la mémoire collective ? Les moines en sont-ils les figurants ou les gardiens ? Leur réponse ne peut faire de doute. Les monastères sont des lieux d'anamnèse, leurs habitants se savent des veilleurs. La conférence sur l'expérience des moines et moniales orthodoxes russes nous a montré combien les sites monastiques, même vides, étaient ressentis durant la période soviétique comme une menace de l'ordre établi et imposé. Même le patrimoine purement matériel, tout imprégné qu'il est par des siècles de prières et de souffrances, reste un cri qui résonne encore.

Moins tragiquement par certains aspects nos monastères sont « musées ». Un effort reste nécessaire pour informer de l'histoire, des significations symboliques, du vécu religieux. Aux moines et aux moniales de faire de ces musées, des lieux d'anamnèse, de la sorte les monastères rappelleront que la réussite matérielle dépend essentiellement de l'attention aux valeurs personnelles et de leur développement. Le développement humain à son tour dépend dans une large mesure de l'épanouissement spirituel, au sens large du mot.

Dans un texte peu connu, saint Bernard se demande quelle est la place des moines dans l'Église. L'évêque est l'œil du Corps,

l'archidiacre le nez, les doyens les oreilles, les prêtres et les diacres la bouche, les chevaliers les mains, les paysans les pieds. Les moines sont le ventre de ce Corps, car « *il est tenu pour méprisable... Le monde les méprise. Ils ont cependant reçu la nourriture spirituelle et la doctrine. Ils sont chargés de l'alimentation de l'Église, que représentaient Moïse priant sur la montagne, Samuel qui montait la garde dans le temple, et Élie qui demeurait au désert. Ils transmettent les sucs spirituels aux responsables de l'Église et aux laïcs* » (Sentences III, 118). L'apparente modestie de l'image ne manque pas d'ambition. Mais la métaphore est parlante et belle. Elle marque la vocation pleinement humaine et intégralement spirituelle des moines. ■

R. P. Michel VAN PARYS, osb
18^e rencontre du Groupe de Chevetogne.
Abbaye de Lérins. Octobre 2002